



MIMOPÉDAGOGIE

vivre l'anthropologie du geste de Marcel Jousse
pour en vivre et faire vivre

janvier 2023

n° 174

DATATION DE LA NAISSANCE DE JESUS

1. Année de naissance de Iéshoua

L'année de la naissance de Iéshoua fut calculée par un moine appelé Denys le Petit. On sait aujourd'hui qu'il s'est trompé dans ses calculs et que Iéshoua est né quelques années avant notre ère. Jean-Christian Petitfils, dans son livre *Jésus*, en se basant sur l'épisode de la visite des Mages, retient la date de l'an 7 avant notre ère. Voici ce qu'il écrit au sujet de l'étoile des Mages :

« Une autre donnée – parfaitement scientifique celle-là – vient conforter le récit évangélique. Le 17 décembre 1603, au château de Prague, l'astronome officiel de la cour impériale, Johannes Kepler, observait la conjonction très lumineuse de Jupiter et de Saturne dans la constellation des Poissons. Leur rencontre apparente donnait dans le ciel l'aspect d'un astre volumineux, visible à l'œil nu. Le 9 octobre 1604, Mars se joignit à ces deux planètes. Par calcul, il établit que le même phénomène s'était produit en l'an 7 avant notre ère. C'est alors qu'il se rappela un texte du rabbin portugais Isaac Abravanel (1437-1508) selon lequel le Messie devait apparaître lorsque Jupiter et Saturne uniraient leur lumière dans la constellation des Poissons. Kepler refit plusieurs fois ses calculs et arriva à la conclusion que l'étoile de Bethléem avait été un phénomène naturel et non surnaturel et que Jésus était né non pas en l'an 1, comme l'avait pensé le moine Denys le Petit, mais en l'an 7 avant notre ère.

« Longtemps, cette découverte fut rejetée par les savants, en dépit d'autres textes semblant la confirmer, mais auxquels on ne prêta aucune attention. [...]

« Tout changea en 1925, lorsqu'un orientaliste germanique, Peter Schnabel, examinant les milliers de tablettes en terre cuite découvertes quelques décennies plus tôt à Abbu-Habbah (l'ancien site sumérien et néo-babylonien de Sippar, à 32 km au sud de Bagdad), tomba sur un calendrier précisant que la conjonction des deux planètes s'était opérée à trois reprises dans le courant de l'année 305 de l'ère séleucide, soit 7-6 ans avant J.-C. Comment ne pas songer aux textes de Matthieu et de Flavius Josèphe dans lesquels il est question d'un astre qui apparaît et qui disparaît avant de réapparaître ? Inutile de dire que les calculs ont été refaits par les astronomes modernes et ont confirmé les mouvements planétaires. La conjonction fut presque parfaite à la fin de mai, au début d'octobre et de décembre de l'année en question. L'année suivante, en 6 avant J.-C., la planète Mars vint rejoindre le couple Jupiter-Saturne, formant avec lui un superbe triangle rayonnant.

[...]

« Quelle était la signification de cette rencontre à trois reprises de Jupiter et de l'astre d'Amarru ? Était-elle l'annonce d'un événement extraordinaire qui allait se produire près des rives de la Méditerranée ? Pourquoi ces astronomes mésopotamiens auraient-ils pris intérêt à un événement qui ne les concernait pas et entrepris un voyage de près de mille cinq cents kilomètres à travers le désert et les oasis, sur de poussiéreuses pistes caravanières ? Pour rendre hommage à un hypothétique nouveau roi de Syrie ou du pays des Juifs ? Leurs croyances mythologiques ne les poussaient pas à une telle démarche. C'est ici que prend toute sa valeur la suggestion de Christophe Walker : « Si les Mages ont jamais existé, je pense que la seule explication plausible est qu'ils étaient des juifs de la Diaspora. » Ce seraient donc, au sein de la confrérie des mages chaldéens, des astrologues juifs, fixés sur les bords de l'Euphrate depuis la grande déportation, qui auraient conservé les attentes messianiques de leur milieu d'origine. Dans la mémoire juive, en effet, l'étoile était le symbole phare du Messie à venir. La plus ancienne représentation de l'étoile de la maison de David figure sur un sceau du VII^e siècle avant J.-C. On a vu que le clan des Nazôréens, à côté de Nazareth, avait nommé l'autre établissement qu'il occupait à l'est du Golan « Kokhaba » (l'étoile). Plus tard, au II^e siècle de notre ère, quand le chef zélate Shimon Bar Keziva voulut se faire passer pour le Messie, il se fit appeler Bar Kokhba (le « fils de l'étoile »).

« Rien n’interdit de penser, par conséquent, qu’en l’an 7 avant notre ère, quelques-uns de ces lettrés juifs avaient compris ce que leurs confrères chaldéens ne parvenaient pas à décrypter et avaient acquis la conviction que la naissance du Messie d’Israël était imminente. Au début de mai de cette année-là, de leur observatoire de Sippar, ils virent Jupiter s’éloigner de la constellation du Verseau et entrer dans celle des Poissons, où l’attendait Saturne. Leur rencontre, visible à l’est dans le ciel matinal, eut lieu le 29 mai et dura jusqu’au 8 juin. La deuxième les frappa davantage. La concentration se fit à partir du 26 septembre. Le samedi 10 de Tishri (3 octobre) fut le moment de la plus grande intensité de l’étoile. Or, ce jour-là, à Jérusalem, c’était la fête de Kippour. On peut conjecturer que c’est cette coïncidence qui les décida au voyage. [...] Au bout de six semaines, ils arrivèrent à Jérusalem. On était vraisemblablement à la fin de novembre. Après leur visite à Hérode, ils prirent la route de Bethléem à huit kilomètres de là. « Et voici que l’étoile qu’ils avaient vue au levant les précédait... » écrit Matthieu. Dans le ciel, du 5 au 15 décembre, se produisit la troisième conjonction dans la même constellation des Poissons. Elle était plus parfaite que les précédentes. L’étoile nouvelle étincelait dans le crépuscule en direction du sud. Descendant par la route de Jérusalem, ils avaient l’étoile devant eux, qui semblait les guider vers Bethléem... »¹

2. Jour de naissance de Iéshoua²

« Des idées répandues

- les récits de l’enfance chez Matthieu et Luc seraient des écrits tardifs voire des fictions ou légendes sans fondement historique...
- la date actuelle Noël le 25 décembre a été décidée pour christianiser la fête romaine du *Sol Invictus*, le « Soleil invaincu », qui célébrait le solstice d’hiver...

Qu’en penser ?

Le premier auteur à présumer un lien entre la fête de Noël et la fête romaine ébauchée par l’empereur Aurélien en rapport avec le solstice d’hiver, a été Denis Bar Salibi, un auteur oriental († 1171, Syrie), qui connaissait mal l’Occident. Son idée a été reprise à l’époque moderne, sans un nécessaire discernement.

Des traditions chrétiennes anciennes rapportaient la date de la Nativité du Christ à celle de l’Annonciation, le 25 mars ; d’autres donnaient à la Nativité une date différente du 25 décembre. C’est après la fin des persécutions (313), grâce à sa liberté de rayonnement, que la papauté romaine proposa d’harmoniser la date de Noël au 25 décembre. Dans cette décision, la fête de la « Naissance du Soleil Invaincu » voulue par Aurélien peu avant sa mort (275) ne jouait pas vraiment de rôle ; elle n’avait d’ailleurs été qu’un bref épisode de remise en valeur du vieux culte oriental et solaire de Mithra, placée à la fin des Saturnales romaines – l’empereur Julien l’Apostat (361-363) tentera aussi une telle remise en valeur. Le choix d’Aurélien du 25 décembre plus spécialement était sans doute lié au fait qu’à Rome de nombreux chrétiens fêtaient déjà Noël à cette date, et qu’il le savait. Au demeurant, dans le calendrier julien de l’époque, le solstice d’hiver tombait le 23 et non le 25.

Des études récentes apportent des éléments supplémentaires

Un manuscrit de la grotte 4 de la mer Morte, le 4Q321, contient un *calendrier* des services du Temple, qui indique, pour chaque semaine de l’année, la classe sacerdotale qui doit y officier. On y découvre *lors de quelle semaine* la classe de Zacharie, père de Jean le Baptiste, prenait son service dans la troisième année d’un cycle de six ans, le huitième mois de l’année, à peu près dans la semaine du 24 au 30. Cela correspond à *la fin de notre mois de septembre* (le calendrier byzantin fête justement la conception de Jean-Baptiste le 23 septembre) : si Jean le Baptiste est né 9 mois plus tard, vers le 24 juin, c’est pour nous la “saint Jean”.

Les correspondances entre le calendrier hébreu lunisolaire et celui julien des Romains (depuis Jules César) étaient un peu approximatives, aucun des deux n’étant parfaitement régulier : le 25 décembre vient du 25 du mois correspondant de *kisleu* et le 25 mars du 25 *adar*. Ces dates ont été transposées telles quelles d’un calendrier à l’autre ; c’est seulement de nos jours qu’on arrive à des datations fiables, pour ainsi dire absolues, grâce à la précision des calculs astronomiques.

Quel rapport avec Noël ?

Les récits de l’enfance rapportent que l’ange Gabriel annonce à Marie que “sa cousine en est à son 6ème mois”, ce qui indique que Jésus naîtra 6 mois après Jean le Baptiste, c’est-à-dire 6 mois après le 24 juin, soit au plus près du

¹ Jean-Christian PETITFILS, *Jésus*, Fayard, 2011, pp. 461-465.

² Article de S PEROUSE dans le bulletin d’EEChO n° 101 de décembre 2022, partie 2 sous le titre « Noël, le 25 ? ».

24 décembre.

Il y a donc une grande cohérence entre la précision des coutumes juives et les évangiles de l'enfance, dans Luc (1, 5-13) pour Zacharie, et Luc (1, 36) pour Elisabeth.

Dans les trois premiers siècles, les chrétiens fêtaient plutôt le 6 janvier, qui clôturait la fête juive d'Hanoukka, fête de la Dédicace (du Temple) et des lumières, célébrée durant huit jours au milieu des 12 jours séparant le 25 décembre et le 6 janvier (selon le décompte du calendrier juif). Les chrétiens préféraient en effet mettre en honneur l'Épiphanie c'est-à-dire la manifestation de l'Enfant au monde, plutôt que sa naissance, puisque fêter une naissance était plutôt païen, selon la critique qu'Origène en fait († 253 – *Homélie VII sur le Lévitique*, 3, 2). En fait, Noël était déjà fêté davantage en Occident qu'en Orient, où la grande fête reste l'Épiphanie.

Mais pourquoi le Fils de Dieu n'aurait-il pas décidé d'utiliser le cadre des fêtes juives pour le moment de sa venue, spécialement celle des lumières ?

Ajoutons que **Saint Jean-Chrysostome (345-407) a écrit** : « *Le grand prêtre seul entrait une fois l'année dans le Saint des saints... Alors que Zacharie est entré dans le Saint des saints, c'est alors qu'il a reçu l'heureuse nouvelle de la naissance de Jean. Zacharie est sorti du Temple et Élisabeth a conçu après le mois de septembre. C'est, après le mois de mars, le sixième de la grossesse d'Élisabeth, que Marie commença à concevoir. Or, en comptant neuf mois... nous arriverons au mois présent (décembre) dans lequel est né Jésus-Christ Notre Seigneur* » (*Homélie sur la fête de la Nativité de Notre Seigneur Jésus-Christ*).

Ainsi sait-on que l'Église n'a pas eu besoin de « christianiser » les fêtes païennes, selon ce qui est répandu un peu partout, elle avait les éléments pour fêter la naissance du Christ à la date la plus juste.

* : Zacharie était de la classe d'Abiah, indiquée dans un autre fragment de la même grotte, le 4Q328 [1], rendant compte du service pontifical selon les années et les saisons (ou trimestres), à la ligne 4 : « *Pour la troisième année, Miya]min, Petahia, Abi[ah et Yakhin* ». La famille Abiah était donc en tête du troisième trimestre de la 3^e année du cycle de 6 ans, quelques jours avant la fin du mois de septembre.

En complément : Les origines de la fête de Noël - Père Frédéric Guigain ([Partie 1](#)) / ([Partie 2](#)) »

3. Naissance de Iéshoua, solstice d'hiver et Fête de la Lumière ³

« Dieu a voulu s'incarner dans l'histoire : Il a choisi son lieu, Il a choisi son moment. Jamais par hasard, toujours pour « dire » quelque chose. Parce que tout ce qu'Il donne à l'homme est parole. Et en déterminant ce moment de l'histoire, Dieu disposait de deux « langages » compréhensibles par l'homme : celui de la nature et celui de la culture.

« Cet événement lumineux qu'est Noël, comme déjà pressenti dans les croyances préchrétiennes, pouvait effectivement trouver dans le solstice d'hiver une symbolique naturelle, universelle. Celle du retour de la lumière, de la fertilité, en Palestine où le solstice d'hiver inaugure effectivement le rallongement de la durée du jour. Mais le Seigneur est précis, parce qu'Il est vérité. Le solstice d'hiver, dans le calendrier julien de l'époque, tombe le 23 décembre. Il ne tombe plus le 25 comme au temps de l'empereur Aurélien qui institua le culte du Sol Invictus. Et je crois qu'on peut se permettre de chipoter sur cette différence, parce qu'on parle bien ici du solstice comme d'une réalité naturelle, et non comme construction culturelle. Et que ne pas chipoter là-dessus pourrait nous conduire à occulter une autre réalité essentielle. Et lumineuse.

« Cette réalité, c'est le sens de l'incarnation donné aux fils d'Israël pour qui le Christ est venu en premier, dans le langage de leur culture. Plus précisément, dans le langage de leur culte. Parce que, au risque de dire une évidence, Dieu ne s'est pas incarné en romain. Il s'est incarné en juif. Et dans le substrat *naturel* de l'an 7 avant notre ère (-6 de l'ère courante, pour ceux qui bossent avec l'informatique), alors que se réalise une conjonction planétaire particulière qui pourra guider les mages venus d'orient, le solstice d'hiver (*réalité naturelle*) clôture l'octave de Hhanouka (*réalité culturelle*). Merveilleuse conjonction !

« Hhanouka célèbre la dédicace du Temple 159 ans plus tôt. Flash back. 3 ans avant cette dédicace, les Séleucides envahissent Jérusalem, terrorisent les fils d'Israël, abolissent le service du Temple, interdisent la circoncision, brisent toutes les fioles d'huile sainte servant à la Ménorah et élèvent un autel à Zeus devant l'autel du Seigneur. Le 25 kisleu (calendrier juif) de cette année, le premier culte païen est célébré dans le Temple. 3 ans plus tard, un certain Yehudah ha-Makkabi (Judas Maccabée) se révolte avec son clan contre ces païens, et parvient à les chasser.

³ Joël SPRUNG, *A la lumière de Noël*, <http://pneumatis.over-blog.com>, 20 décembre 2012.

Mais le culte ne peut pas reprendre d'un claquement de doigts. Le Temple doit être purifié. Pour cela, il faut faire brûler la Ménorah pendant huit jours, une octave, avant de reprendre le culte. Or les fils d'Israël n'ont plus d'huile sainte. On en retrouve juste une fiole, pour un seul jour. Et sans retour au culte, il est impossible d'en produire à nouveau. La Ménorah est malgré tout allumée avec la seule fiole d'huile sainte restante, le 25 du mois de kisleu, 3 ans jour pour jour après la profanation. Et le miracle se produit alors : Dieu fait brûler la lumière pendant huit jours. D'années en années, les fils d'Israël fêteront Hhanouka, la fête de la lumière et de la dédicace du Temple, le 25 du mois de kisleu, durant huit jours (*).

« Comme tu le sais, le calendrier juif est luni-solaire, et donc les mois « glissent » par rapport au temps solaire. 159 ans après la première dédicace, en l'an 7 avant notre ère, le 25 kisleu correspond alors au 15 décembre du calendrier de l'occupant romain. Juste huit jours avant le solstice d'hiver. Ce sera la 160ème fois que la Ménorah brûle ainsi durant une octave pour la purification du Temple - quatre fois 40, soit une quarantaine de purification pour chaque dimension du corps de l'homme que figure le Temple (les deux visibles que sont femme et homme, et les deux invisibles que sont prêtre et grand prêtre) afin que la restauration soit complète. Et au terme de cette octave, au jour du solstice d'hiver, le vrai Temple jaillit dans l'histoire des hommes. C'est le Dieu qui s'incarne, littéralement qui prend chair. Le fils du Dieu vivant, né d'une femme. L'enfant de Bethléem est au Temple de pierre ce que le corps glorieux du ressuscité est à notre corps. Avec lui, le retour universel de la lumière ; avec lui la dédicace du vrai Temple. « Détruisez ce Temple, et en trois jours je le reconstruirai » dira-t-il au début de sa vie publique. « Mais le Temple dont il parlait c'était son corps ». Oui, alors que le mécréant Hérode avait entrepris comme un nouveau sacrilège, aux jours de la naissance de la Sainte Vierge Marie une quinzaine d'années auparavant, la rénovation du Temple, l'incarnation inaugure bel et bien l'achèvement par Dieu de son Temple, fait de chair et non plus de pierre. A nouveau quarante ans après ces paroles, le Temple de pierre sera détruit à jamais. Il n'y aura plus au monde que le véritable corps du Christ, réalisé dans son sacrement qu'est l'Eglise.

« Ainsi Noël est bien la fête de la lumière et la fête de l'inauguration du vrai Temple. Mais déjà les disciples de Jésus vont porter la bonne nouvelle aux nations. La foi au Christ prend son essor au fil des siècles, et il faudra fixer la fête de Noël dans le calendrier de l'empire. C'est ce qu'on appelle le processus d'inculturation. Le 25 du mois de kisleu devient le 25 décembre, et l'octave de Hhanouka devient l'octave de Noël. Pour faire mémoire de la fête de la dédicace, on conserve le jour, le 25. Et pour mémoire du solstice d'hiver, on choisit le mois de décembre (sachant bien d'ailleurs que dans le calendrier julien, le solstice se déplace au fil des siècles). Par un miracle supplémentaire de la Providence, cette date recomposée, inculturée, du 25 décembre correspond à une fête romaine dont le sens évoque précisément la victoire de la lumière sur les ténèbres. Ce n'est pas une colonisation de la fête païenne par la fête chrétienne, c'est une rencontre providentielle du substrat culturel romain avec le Dieu vivant ! Christ est venu en ce temps unique de l'histoire qui voit se croiser les trois plus grandes civilisations humaines. Cette date du 25 décembre porte tant de sens que plusieurs siècles plus tard, au moment du passage au calendrier grégorien, malgré le décalage des jours, on conservera cette date, même en ayant globalement oublié pourquoi (quelques siècles d'antijudaïsme y auront largement contribué). L'Esprit de Vérité qui vient au secours de notre faiblesse, guidera son Eglise afin qu'elle conserve ce jour du 25 comme écho de la dédicace du Temple, et ce mois de décembre comme évocation du solstice. »

Conclusion

Marcel Jousse fait ce commentaire à propos du mimodrame de la naissance de Iéshoua :

« Nous surprenons ainsi, sur le vif, l'élaboration paysanne d'un mimodrame analogiquement historique et analogiquement explicatif. Ce n'est ni un mythe, ni une légende. Au plein sens du mot, c'est une réalisation ou chosalisation. »⁴

Nous comprenons, en effet, après un tel décodage analogique que nous venons de réaliser que ce n'est pas seulement par son enseignement que Rabbi Iéshoua est pédagogue, c'est par tous les événements de sa vie. Rien n'est fait au hasard, chaque détail a une haute portée, il renvoie à une signification, c'est donc un acte pédagogique. Chaque événement de la vie de Iéshoua est un mimodrame historique analogiquement explicatif, mais explicatif à la paysanne, c'est-à-dire explicatif par le concrétisme de gestes empruntés à la vie paysanne. Certains exégètes historico-critiques ont beaucoup de mal à concilier historicité et analogie et nie l'historicité au nom de l'analogie. Pour eux, les récits de l'enfance de Iéshoua, en particulier, sont une relecture mythique faite par les communautés chrétiennes. On peut donc, soit admirer le génie mythique de ces communautés, soit admirer le génie historique de Dieu !

⁴ Marcel JOUSSE, *La Manducation de la Parole*, Gallimard, 1975, p. 167, note 20.